

Raymond Jardin

Le jour maudit

Et les chevaux apparurent soudain en plein ciel. Ils se découpèrent sur la teinte unie du matin avec la netteté des ombres chinoises, jetant une harmonie violette sur l'étrange vert de l'aube. À peine si le vent flattait les crinières, et il semblait qu'une poussière d'or s'en dégageât tant les rayons d'un soleil caché jouaient avec les masses de ce tableau.

L'apparition devenait nécessairement réelle. Les teintes se dégageaient du violet et mordaient dans une couleur brune qui permettait au jeu des ombres de souligner la pureté des lignes et l'harmonie des formes.

Bien qu'elle s'animât, la scène restait calme. Mais une gêne surgissait bientôt dans la contemplation de cette composition toute d'équilibre et de goût. À détailler les chevaux, apparaissaient comme un brouillage des traits, un enchevêtrement au niveau des pattes. Et pourtant celles-ci tombaient parfaitement d'aplomb dans l'étroit sentier que la vue ne devinait même pas.

Il semblait que le groupe marchât directement sur la courbe des pentes, selon une fantaisie capricieuse qui le portait tantôt vers les ombres proches du ravin, tantôt vers les parois mauves du rocher, à peine plus éloignées que la gorge du torrent. Dans le chaos rude de la montagne, les chevaux appartenaient au lointain, un lointain qui se laissait tout de même percer, et leur avance, lentement, les dissociait, les étirait, et livrait, brusque, le secret de leurs pattes emmêlées.

Les premiers cavaliers entouraient deux hommes, mains aux dos, enchaînés et qui, tiraillés et bousculés, avançaient difficilement sur la piste toujours invisible.

La pitié s'accrochait après eux. Ils grandissaient jusqu'à devenir les personnages essentiels du drame que l'on ignorait. Ils devenaient immenses, avec cet aspect granuleux de la peau qui ne laisse dans l'ombre aucun détail.

Le plus grand – le premier – marchait voûté, tant par la position inaccoutumée des bras que par habitude, la tête au sol, et les jambes presque pliées, un peu comme ces grands singes d'hommes des temps préhistoriques. Un pantalon de velours brun, aux côtes larges, l'habillait, serré aux chevilles par une ficelle courte et fortement nouée.

Ses chaussures épaisses de montagnard alourdissaient encore sa démarche et laissaient croire à un manque d'agilité qui était loin d'être en rapport avec la réalité. Une veste courte et de drap noir, couvrant à peine les fesses, cachait la chemise sale et la taillole bleue.

Anguleux, son visage l'était en toute partie, depuis le front qu'il portait osseux et étroit, jusqu'au menton qui jetait terriblement sa galoche en avant. Le nez, long, se tordait vers le bout, et les pommettes saillaient durement sous la peau. Mais, des yeux verts perçaient toute la force et la bonté dont l'être était capable.

Ceux de son compagnon, au contraire, laissaient deviner un entêtement, une détermination dans les décisions prises qui effrayaient d'autant plus que l'ombre d'un chapeau à larges bords les rendait plus vivants dans leur perpétuelle mobilité. La chemise déchirée jaillissait d'une taillole rouge retenant le même pantalon de velours à côtes brunes et à ficelles qui habillait son compagnon. Mêmes chaussures aussi. Mais la taille moins grande et la musculature plus apparente lui donnaient plus d'aisance à traîner sa fatigue attachée aux lourds brodequins.

Celui-ci s'appelait Beppo et l'autre Mario : ils étaient frères.

Les trois carabiniers retinrent leurs chevaux, car la pente accusait plus de raideur avec de brusques lacets et la route requerrait toute leur attention. Ils avançaient prudemment, quillés sur leurs montures, déguisés dans leurs uniformes pourtant impeccables. C'était d'abord la couleur vert gris de celui-ci qui prédisposait à la raillerie et puis le chapeau garni de plumes. Et si les culottes tombaient parfaitement dans les bottes, si les justaucorps moulaient les poitrines exactement, ils étaient tellement surchargés de brandebourgs, de galons, de boutons, d'épaulettes, de cocardes et de passementeries qu'on était bien obligé d'en rire. Nul n'en riait pourtant en ce moment, les seuls qui auraient pu s'en divertir n'étant plus sensibles au monde extérieur mais ne vivant que dans leurs pensées. Et elles vivaient ces pensées au rythme d'une marche forcée, douloureusement axées sur la condition présente des deux contrebandiers.

Beppo n'imaginait pas qu'il pût être prisonnier. Il n'éprouvait pas de sentiments de culpabilité et le fait d'avoir les mains liées et une laisse autour du cou le laissait indifférent. « Ce n'est pas l'entrave qui fait le prisonnier », disait-il. Ce que c'était, il ne l'imaginait pas, mais il se répétait que, si dans son cas il ne nourrissait pas des desseins de vengeance, alors oui, il serait véritablement prisonnier. De vengeance et d'évasion. Car l'un supposait l'autre, et il perpétrait des moyens sublimes et inutiles de recouvrer sa liberté : il se jetait violemment hors du sentier et le choc arrachait des mains du carabinier le cordon qui les reliait. Il roulait ensuite de plus en plus rapidement la pente raide qui le conduisait vers les murs verticaux de la cascade. La surprise était si générale qu'aucun des gardiens ne pouvait réagir assez vite pour l'empêcher d'exécuter son plan. Et il disparaissait dans les grondements de l'eau précipitée. Là, il se savait reçu dans la cuvette profonde ; il remontait à la surface, nageait sur le dos à l'aide des jambes, abordait le roc en pente douce et disparaissait dans la fameuse grotte que tous les montagnards connaissaient bien.

Il se rendit bien compte qu'il dépassait le point exact où il aurait dû sauter, que son évasion était maintenant derrière lui et il se mit à mâchonner une vengeance. D'abord taper comme une brute sur la gueule des gardes-chiourmes jusqu'à ce que lui, Mario, n'ait plus sous la main qu'une bouillie sanguinolente. Ou bien les leur couper, oui et les leur faire bouffer. Parfaitement. Non, il valait mieux les leur serrer avec une ficelle, tous les jours un tour jusqu'à ce qu'elles sèchent, comme les figes, et qu'elles tombent inutiles et mortes.

C'est à ce moment que Beppo saisit un regard de plaisir tendre que lui lançait le premier de leurs gardes. Beppo cracha de dégoût et carrément regarda l'autre qui continuait à le couvrir du regard.

S'il avait pu deviner, Beppo, ce que cachait ce regard ! C'était celui que lance le chasseur à sa pièce de gibier. Comme elle, Beppo, tu représentes une récompense et de celle-ci, ton gardien jouit. Il devine par avance la réception triomphale à la caserne, les félicitations de ses supérieurs hiérarchiques, il entend les sonneries de clairon, les claquements des ordres et des talons, les mains tendues et les saluts militaires. Il tâte de la permission qu'il va demander et qu'on va lui accorder. Alors, il couvait de plus en plus tendrement Beppo, sans prendre garde aux durs éclats du regard de ce dernier.

C'est à ce moment que son cheval broncha et que, retenant fermement la bride, il se retourna pour mesurer le chemin accompli. Il vit sur sa droite la dent pointue d'une montagne, surgissant nue et luisante dans le soleil au-dessus de la forêt d'épicéas qui couvrait ses flancs. Les arbres dégringolaient jusqu'à la falaise abrupte qu'avait taillée le ruisseau et se raidissaient sur l'extrême bord du rocher. Il devina la cascade au léger trouble qui brouillait les lignes au-dessus de la chute ; il suivit le sentier des yeux, le remonta, rencontra ses deux compagnons, Beppo, Mario et reprenant son attitude première, prolongea des yeux le paysage pour

évaluer l'étendue du chemin à parcourir et reçut en même temps en plein visage, un léger vent frais qui lui noya aussitôt les narines. Les chevaux frémissaient ; les oreilles se dressèrent et déterminèrent la direction du vent : l'est. . .

Vittorio fronça le front et mordit sa moustache. Il cria à Beppo :

– Vas-tu finir de me regarder, non ?

– Je suis bien obligé de regarder devant moi !

– Regarde plutôt où tu mets les pieds ! Cela t'évitera de broncher et te donnera l'air modeste.

– Si je bronche, cela ne te regarde en rien. Quant à l'air que j'ai. . .

– Tais-toi !

– Tu me parles, je réponds.

– Tu répondras à l'interrogatoire.

– Tu commences à poser des questions. . .

– Commencé ou pas, tu te tais !

Et Vittorio saisit sa cravache pendant que Beppo crachait de dépit sans baisser pour autant ses yeux résolus.

Le compagnon de Beppo, Mario, se retourna vers celui-ci en lui disant :

– Calme-toi.

– Taisez-vous, gronda Vittorio.

Et la cravache siffla, n'atteignant personne.

Mario regarda un instant l'homme en colère et baissant à nouveau la tête, sentit plus cruellement sa condition de prisonnier et les liens qui suppliciaient sa chair.

Cette sensation fit se lever en lui un désir ardent de liberté.

Et pour chasser la souffrance que lui apportait ce désir, il arrêta volontairement sa pensée sur l'idée même de liberté, la scrutant franchement, et de face, pour la vider de son sens.

En lui se lève alors une image nue, celle d'un homme qui vit d'odeurs au matin levant, dressé sur les éclats rouges du ciel.

Le vent frais lui mouille soudain les poumons. . .